

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) : L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [Gouvernement Adolphe Thiers](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Révolution française](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-10-07

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte, en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 564/249-250

Information générales

Langue Français

Cote 1243-1244, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document

Bon

Localisation du document

Archives Nationales (Paris)

Transcription

432. Londres, Mercredi 7 Octobre 1840,

9 heures

Voici une lettre d'Ellice. Il me l'a envoyée ouverte en m'engageant à la lire. Il a vraiment de l'esprit et plus d'intelligence continentale et française que presque tous ici. Il a compris, dès l'origine, que, par le chemin où l'on entrait, on en viendrait où nous en sommes. Si tout le monde, avait prévu aussi clair, tout le monde aurait agi autrement. Le vice radical de cette situation, c'est qu'elle n'était pas du tout nécessaire. Aucun grand événement, aucun grand motif européen n'y a conduit. Il y avait, dans un coin de l'Asie, entre un vieux Pacha et un Sultan mourant, une querelle qui laissée à elle-même, serait morte avec eux sans troubler un moment l'Europe. On en a fait une chance de guerre générale. Pourquoi ? Pour satisfaire la passion de lord Ponsomby contre le Pacha et les rêves de Lord Palmerston pour la résurrection de l'Empire Ottoman.

Voilà un courrier. Il ne m'apporte rien, rien du tout. J'en conclus qu'on patauge encore. Le mot est bien à l'image du fait. Je ne veux pas me dire, à moi-même, à quel point je suis impatient. Je vais faire ma toilette, en attendant la poste. 2 heures. Certainement non. Jamais trop de feuillets, jamais assez. Vos lettres, c'est mon pain, mon délicieux pain quotidien. J'ai faim avant. Quand elles sont courtes, j'ai faim après. Quand elles sont longues, je suis nourri, point rassasié. Oui nous sommes parfaitement Ninojlbtn, et je sais parfaitement ce que cela veut dire. C'est un mot charmant. Et qui serait encore plus charmant de près que de loin.

La crise de Paris me paraît vive. Je rabâche, car je suis sûr qu'elle est moins vive qu'elle ne paraît. Comme au fond du cœur, presque personne n'a envie de la guerre, pas même les trois quarts de ceux qui la demandent à si grands cris, il est impossible que le fond du cœur n'influe pas sur la réalité de la conduite. On paie les autres d'apparences, et de paroles ; on ne s'en paie pas tout-à-fait aussi aisément soi-même. Cependant un moment peut venir où l'on l'enivre de tant de paroles et si bruyantes. Je n'irai pas avec les gens ivres. La guerre peut sortir de cette situation, et c'est son immense mal. Si elle en sort inopinément, forcément il faudra bien l'accepter, et l'accepter galamment. Mais je crois qu'on peut empêcher qu'elle n'en sorte, et qu'il y faut travailler ardemment. Et toute politique qui poussera, ou se laissera pousser à la guerre ne m'aura pas pour complice.

Probablement, je vous ai déjà dit cela bien des fois. Je rabâche, car je suis très convaincu. Je suis sûr que Thiers se défend contre le vent qui souffle autour de lui si le vent l'emportait, ce ne serait pas une raison pour se laisser emporter soi-même, et pour laisser tout emporter. Il y a encore de la folie révolutionnaire de la folie militaire dans mon pays ; mais aujourd'hui dans cette folie même, il y a plus d'écume que de venin. Et on trouvera toujours, dans le bon sens honnête de pays un point d'appui pour résister. Je pense aujourd'hui, comme en 1831, que pour une guerre juste, inévitable, défensive, la France est très forte, et que l'Europe serait bientôt divisée. Il faut donc que la guerre si elle doit éclater, soit ramenée à ce caractère, et contenue dans ces limites. Et à ces conditions, je suis porté à croire qu'elle n'éclatera pas. Car, malgré la faute très grave que l'Europe a commise en laissant se former, en formant de ses mains, un tel orage pour un si misérable motif, je crois encore au bon sens de l'Europe, et je suis persuadé qu'en Europe comme en France, la bonne politique trouverait de l'appui. Du reste le très fidèle m'écrivit ce matin que la bourrasque de dimanche est un peu calmée et que les

chose vont moins vite.

Ici, il y a certainement un peu d'inquiétude réelle et un désir sincère de jeter de baume sur les plaies de celle situation, en même temps qu'un parti pris d'exécuter ce qu'on a entrepris, et de ne pas faire acte de faiblesse. On est plus léger avant qu'après. On ne veut pas avoir été léger en paraître intimidé. Mais on n'est pas sans sérieuse appréhension et on a grande hâte d'atteindre le terme du défilé pour se montrer au bout. un peu plus accommodant qu'à l'entrée. Les Ministres se sont dispersés de nouveau. Mais je ne crois pas que lord John Russell, s'éloigne désormais de Londres. J'espère que Berryer et les siens n'espéreront pas trop. Les étrangers, et l'Ancien Régime, la coalition et la contre-révolution, ce sont les deux spectres du pays ; leur vice le pousse à la folie. Adieu. Je ne méprise rien. Je ne me lasse de rien. Je désire tout. Je ne peux me contenter que de tout. Mais j'aime et je goûte toujours avec le même plaisir les moindres portions de ce tout ravissant. Adieu donc aussi tendrement que le jour où adieu fut inventé.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 432. Londres, Mercredi 7 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-07

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/500>

Copier

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 7 octobre 1840

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024